

François MEMBRE

EN UN AILLEURS

ETRANGE



GRAND PRIX DE POESIE S.P.A.F. CHAMPAGNE 1978

AMERIANE

9J

En un ailleurs étrange

Poèmes

*Grand Prix de poésie
S.P.A.F. Champagne 1978*

François Membre

*© François Membre 20144
Tous droits réservés*

A Jacqueline H. Osterrath et Lunatique, Jean-Marc Léger et Les Soleils d'Infernalìa, Gérard Bellot, Michel Bénard et la S.P.A.F., sans qui ces textes ne seraient pas.

Ils reviendront ces dieux que tu pleures
toujours
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours.
Gérard de Nerval

Pendant l'âge d'or, les dieux vêtus d'air
marchaient parmi les hommes.
Hésiode

En tête de cauchemar.
Une fresque abyssale me hante
Dans la moiteur opaque d'un brouillard nocturne
Qui ronge les maisons vides
En une caresse extatique.

CHRIST EST MORT

Je te le dis étranger, Christ est mort.
Hier à l'heure blême nous l'avons tué
Il est mort, bien mort !
Pourtant, ici nul ne sait ce qui flotte
Sur le mont où hier seulement
Sur sa grande croix nous l'avons hué.
Crois-moi étranger, il est mort
Mais nul n'ose aller voir à la grotte
Où on l'a mis à reposer.
Car je le sais, il a vaincu
Galiléen mort vit en nous
Et son amour me rend abruti
Je le sais, ils sont battus
Le traître hier s'est pendu
Et l'innocent se met à genoux.
Tu demandes mon nom ? Il était... Barrabas.

PAR LA MAIN J'IRAI

J'irai en un tourbillon fou
Cueillir des fleurs de neige
Au coeur de vagues brouillards
J'accrocherai aux cieux
Des larmes de soie rose.

J'irai sur des étoiles
Bousculer les nuages assoupis
Et, courir avec des soleils ivres
Féconder des planètes qui chanteront.

La mer mugira pleine et insatisfaite
A terre, déjà l'on pleure
Sur les vagues trop creuses
Une mouette tourne solitaire
Quand se lève un soleil pâle.

Et passeront les arcs-en-ciel
A toute volée sonneront les cloches
Dans la prière de pierre des cathédrales
Index fiers dressés vers le ciel.

Mon Dieu, fais que j'aille
Ton ange me guidant par la main,
En ces lieux où souffle l'Esprit.
Mon existence a peu de prix,
Mais Tu sais la juger
Et, Ton ange par la main, j'irai.

LA CHAPELLE DESERTEE

Par-dedans l'enjambement des jours
Aux travers des vitraux brisés
Un soleil rouge vient semer des ombres soyeuses
Qui font se mouvoir les saints coloriés
Sur qui tombe la poussière des statues raidies.
Dans le silence de la crypte désertée
La lumière dessine des auréoles mouvantes
Qui glissent sur les pierres ocres du sol
Usés par les pas des fidèles.
Un homme, bras tendus, attend
Que se produise l'ancien miracle
Quand le peuple à genoux priait
Et que se transmuiaient le pain et le vin.
Dans le vide ouatiné du clocher
Une chauve-souris frôle une cloche muette
Dans le soir calme et paisible
Quand tout repose, un homme seul
Etouffe un dernier sanglot
D'un poing moucheté du son de l'âge
Il essuie une larme qui court
Au long des ravines de ses joues.
L'Homme et Dieu se sont oubliés.

LE DIEU MORT

Dans la splendeur glacée d'une mer smaragdine
Sous un ciel ensanglanté par un soleil,
Phallus géant, qui ensemence les nuages
Sommeille un dieu mort qui veille.
Il attend dans le sourire vain du nénuphar,
L'obsolescence navrée du lotus épanoui,
La vacuité ocre d'une plage nue,
Que s'anime le fruit immobile d'un songe bleu
Lumières, couleurs, sensations disent des mots tus.
Si le désert luit dans la brume vide
Rien ne se meut, les images gèlent dans les yeux,
Poignante mélancolie des pays incréés ;
Une voix qui n'a pas de bouche crie le silence,
Une croix écartelée tend vers un ciel vierge son ombre désertée.
Le veilleur rêve aux géants qu'il fut.
Et dans la luminosité désespérée d'un ciel sans saison,
En un monde inhumain où sombrent des futurs desséchés,
Un dieu mort veille un monde : qui ne doit...

KALEIDOSCOPE

Pendant qu'un cyclope émoustillé trousse une nymphe
D'un fût en perce jaillissent des étoiles sonores
Couleur de beaujolais nouveau.
Sur une mesure à quatre temps,
En des étals bigarrés
Dansent sous un ciel chamarré
Des éclairs bariolés qui font saillir des averses colorées.
Par fragments des pans d'une construction
Étonnante et subtile jouent à cache-cache,
Des aurores boréales glissent sur l'horizon.
La fine moucheture des étoiles
Esquisse un ballet infini.
Sur l'aquarelle d'un peintre amoureux
Un ciel rose et calme s'anime
A un buisson ardent un joueur se chauffe les mains.
Echappées de la palette des notes absinthes
Dessinent une harmonique sensuelle
Où baignent lascives des naïades nues
Sous le regard captivé de centaures piaffant,
Une assiette de porridge entre les mains
Un mystère azur traverse le temps désordonné
Qui goutte hors d'un sablier de cristal mauve
Le liquide ondoyant va cul par-dessus tête.
Les morts se relèvent joyeux
Et entament un quadrille tous os entrechoqués.
Sous la toile en folie vogue un bateau ivre
Qui court après un albatros à bouffarde
Dans le délire un délit délivre un déluge de rires.
Le silence tombe, un ange passe, frais
Dans son aube blanche, il sort de l'école
Et tout au bout du monde, un oeil
Mais le ciel tourne et le décor change.

GESINE

En une vasque sanglante
Au fond d'une ténébreuse désespérance
Sept serpents mordorés
Sept vipères ludiques
Dont les anneaux emprisonnent le temps
S'accouplent en une fragrance purpurine.
Odeurs perverses, notions insanes,
Dolentes obscènes,
Ne s'écoule pas le temps, encensoir fugace
Qu'apparaît un dieu en déshérence
Son devenir mort devant lui
Main plongée dans le hideux grouillis
De sifflantes désinences percent l'oreille
Montent, montent la gamme
Eclatent en une gemme de moire satinée
La main fourrage insensible
Fabriquant un absolu nouveau
Rejointe par sa soeur
Au fond d'un berceau de moite noirceur
Deux mains victorieuses
Etreignent en un noeud étrange
Un univers en gésine.
Une gerçure court sur l'ostensoir
Se reproduisant en d'impossibles trajectoires
Sifflements rauques
En une brutale implosion d'intemporalité
S'affaise la coupe serpentine
Ouvrant les mains le dieu y trouve
Un aleph vierge
Sur lequel il souffle, l'animant
Et ses doigts en une caresse soyeuse
Déploient les ailes du temps.

NOCTURNE

En une caresse extatique,
Sous le baiser douceâtre d'un encens sucré
Volètent, fragiles papillons de nuit
Les souvenirs perdus.
Le corps ambré d'une esclave alanguie
La chaleur amicale d'un soleil jeune
Une phénoménale statue de Vie
Qui les yeux fermés boit
L'errance des jours en couleurs de rêves.
Et des flancs de Géa naissent des luisantes fécondes
Ludions aériens qui égayent un perpétuel printemps.
Quand la lumière réveille la mer
La lune sommeille dans ses yeux
Et le vent qui frôle l'haleine gelée des étoiles trop proche
Se rappelle encore une fois les grands prés,
Retrouve à nouveau l'immensité du temps
Pour glisser à jamais dans la course étoilée
Avant que le petit matin ne vienne m'émietter.

CREPUSCULE

Quand à l'équinoxe d'or
Sous le blanchiment d'un ciel d'été
Une houle mauvaise vient frapper
Aux pieds la colline d'éternité
Et que se courbe le rubis des grands pavots
Alors, pleure le temps.
Les bateaux fous de l'espérance
Sombrent en une noire matrice
Une lumière s'éteint
Un sortilège ancien étreint toute vie
Des bourrasques de soleil montent à l'assaut
Rendre plus éclatants les yeux aveugles du temps.
Dans l'élégance diaphane d'un jour qui tremble
Des cendres volent en un crépuscule orange et mauve
Sur les noirs chandeliers du désert prisonniers de la lumière
Les hordes monstrueuses parcourent les rios desséchés...
Sur la lande brûlée croissent les ombres de fumée
Un soleil gris guette un paysage fragile et pâle
A tire d'aile la nuit approche
Tout se fait noir, l'espoir disparaît
Au fond d'une prison morbide
Où une bête naît dans le chaos

L'ABIME

Devant moi s'ouvre le mystère insondable
Si profond, si vaste qu'une étoile y tiendrait toute
Que je fasse un pas et la chute interminable...
Un mot et la pierre s'effrite sous mes pieds
Seul et sans guide je demeure en attente.
Et l'autre m'apparaît.
Vêtu d'une noire lumière
Le dispensateur des ténébreux bijoux,
Celui qui règne sur la caverne de la nuit
Maître des gouffres innomables.
Mais germe la graine, plante fragile,
Face à l'immensité du temps qui court
Une goutte d'eau suffit à briser le granit,
La pensée fane et s'étiole avant de renaître vivace.
Des ruisseaux de diamants serpentent vers la ville basse
Que je plonge la main et la lumière
Tout autour de moi s'écoulera
Me laissant dans ma nuit solitaire
Des couronnes gisent à terre
Il suffirait d'un geste pour que je devienne roi.
Un geste, un mot, un désir, peu de choses
Pour qu'en un rire triste fuie l'espoir impalpable
Goutte de rosée dans la corolle d'une fleur gracile,
Ebauche timide d'un sourire enfantin
Le pur cristal d'une larme
Parfois fait revivre des déserts oubliés.
Levant les yeux je contemple le Néant
Et le Non-être me sourit tentateur
Un pas, un seul vers le sourire ineffable
Que je trouve une couleur hors de la palette
Une voie facile dans le velours de la nuit
Tremble l'espace à la douleur des choses
Tremble la vie à la douceur des choses.

L'HYDRE

Lourde chape de plomb
Les hordes nocturnes se sont abattues sur l'Europe
De leurs miasmes de charnelles et vénéneuses orchidées empuantissent
l'air
Au rythme des bottes qui martèlent le sol des villes trahies
Se mêle celui implacable des mitrailleuses
Heil sieg heil
Les wagons à bestiaux s'ébranlent
Ravensbrück Dachau Auschwitz
Des trains entiers Nacht und Nebel
L'étoile jaune fleurit les poitrines
Cheveux coupés baignoires chambres à gaz
Pages honteuses du memorial de l'homme
Marée sanglante la perversion s'étale
Grasse et sûre d'elle-même
Houle épaisse où roulent les consciences
Par le fer et par le sang
Les lèvres rouges de la mort s'avancent
En une lippe monstrueuse pour un baiser carnassier
Un enfant crie dans la nuit
Quand s'avancent les chars
Lourds scarabées de vivante haine
Le mal s'étend gangrenant le monde
Toujours plus fort plus ivre de lui-même
Une femme pleure sur son sein tari
Un innocent s'est tu
Courbe la tête ploie le genou
L'homme se soumet à l'hydre victorieuse
La pulsion incestueuse vibre au son des tambours
Avant de s'élancer éteindre les étoiles.

L'ILE GRANDE

Par-delà les colonnes
Par-dessus les vagues siégeait l'île grande
Le serpent à plumes, soutien barbu du soleil
Qui régnait entre les pierres levées,
Guidait la marche de l'homme rouge
L'homme avait la grandeur des dieux
A son coeur le contact des astres était espérance
Mais dans le ciel ouvert de son insolent bonheur
La nuit a roulé la moitié de sa course
Déjà tourne le disque et changent les cycles
Ce qui est en haut vient en bas
Le bas se retrouve au sommet.
Et les morts alignés, le visage au couchant
Ne voient plus que néant.
Au ciel s'inscrivent des signes.
Une nuée grasse colle au visage
Craque la muraille de nuages
Dans le fracas sonore d'une rencontre de béliers sauvages
Les digues rompent, l'eau court sur la montagne
Alors s'éveillent les dormeurs
Vomissant un flot de pierres brûlées
Une mélopée de sang remplit l'air
Son goût âcre prend à la gorge.
Pleines de fureurs et de rages aveugles
La peur et la folie abattent les temples
Les statues rigides sont lapidées
Dans l'angoisse de l'île les convulsions gagnent
Du zénith au couchant, du levant au midi.
Les géants de la tempête soulèvent l'univers
Et le laissent retomber épuisé
Alors l'île monde glisse dans la mer
Lentement, seule et dévastée.

TIKI

Dans le sourire lépreux d'un tiki rongé de sel
La pierre s'anime énigmatique
Souvenirs régurgités, hors de l'homme.
D'univers bordés d'hibiscus rouges
Un ciel bas plomb et cuivre mêlés
Où passent, phalènes géants des dieux ivres
Qui vont se brûler les ailes à des soleils nains.
Les motus s'affaissent dans la nuée naissante
Des êtres aux corps d'airain sculptent les nuages
Dans l'entêtante senteur blanc-bleue d'un tiaré en fleurs
Flamboiements liquides
Un soleil d'or fondu goutte dans une flaque oubliée,
Porte ouverte sur l'ailleurs,
Univers enkisté où le soleil va à rebours
Où des étoiles zèbrent de noir un ciel luminescent
Efflorescence somptueuse
Dont les chatoiements chamarrés font une palette délictueuse
Taches brûlantes qui perdurent sur la rétine
Un oiseau blanc court sur la mer
Dans le sourire de pierre d'un tiki muet.

DUNE

Au coeur du triangle d'émergence
A l'heure où fuit la mer océane
Et que vole le sable roux du désert,
Sous le couchant de la dune tremblante
Se découvre une ville perdue.
Sur le drap bleu de la nuit
En absence se détache une silhouette
Le cimenterre de la lune griffant sa tête.
Longue et droite l'ombre violette s'étend
Trois colonnes d'orichalque encadrent la pierre qui domine
Le pays d'opale revit pour une nuit
Monde neuf à la brûlante fraîcheur d'une source vive.
Des dunes à l'entour surgissent des visions
Un sphynx s'étire souverain,
Sans flamme un buisson s'embrase,
En la mouvance des dunes reviennent les dieux égarés
Des crinières de perles sombrent en des tempêtes avortées,
L'oeil émeraude de l'ankh révélée donne la lumière de Thot
Le minéral fils de l'eau ensemence les plaines de l'à venir
Les univers oubliés s'offrent à nous
Reviennent alors les douze rois d'outre temps
Passent les errances nouvelles,
Approche l'heure bleue où dans le silence de l'aube
Une dune immobile se mettra en marche
Et dans l'aurore adamique sera l'espérance.

Spécialement à Michel BENARD

HOMBRE DE LUMIERE

Où vas-tu homme de lumière ?
Vers quel devenir lumineux marches-tu ?
Délaissant les faux amis et les fausses valeurs
Tu traces une route solitaire
Dédaignant la tranquille sérénité de l'ignorance
Ta main montre un sentier de clarté
Où vas-tu homme de lumière ?
Si loin du savoir de l'ancienne race
Toi le mutant, porteur de la Nouvelle Parole
Du haut de la tour humaine tu embrasses le ciel
Créateur de terres sans frontières tu arpentés les étoiles
Semant au vent de l'éther amour et vie
Où es-tu homme de lumière ?
Fils-aïeul de l'homme
Emmènes-nous vite Viens !

LE JEUNE HOMME A LA FLUTE

Près d'un arbre, en un pré, au sommet de la mer
Le jeune homme à la flûte
Descendu de l'ananda divin dans le jeu du monde
Parle aux oiseaux, assis sur une musique
Le dragon de sagesse
A ses paroles voit vibrer l'air
Par sa bouche le souffle cosmique se répand sur la terre
La joie qui fleurit en lumière dans son regard
Eclaire le ciel des rêves.
De son sourire jaillissent les constellations
Chargées d'étincelles, crépitantes de vie
Des aurores glissent le long de ses yeux
La tendresse qui l'imprègne lui fait une aura
Nimbe céleste qui dit un karma lumineux.
Du troisième oeil éclos le lotus merveilleux
Ombres impalpables les avatars de Vishnu passent dans les nuages
Krishna verse à terre le soma
Que, dans le Graal vermeil, les initiés recueillent
Dans l'astral naissent les mainteneurs du monde
Révolutionnaires de l'amour.

Les vers 2 et 3 sont une citation de Sri Aurobindo.

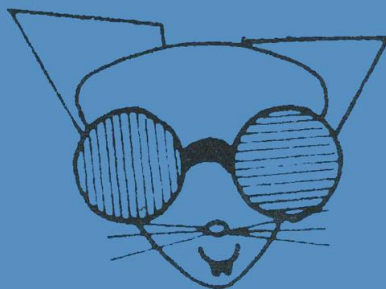
TRANSMUTATION

Sur une toile mauve un poète a jeté une lumière
Qui plongée sur l'horizon va joindre l'infini.
A la jonction des parallèles où une étoile chante
Deux fleurs jumelles attendent que soit l'heure
Où glissant au long d'un songe incréé
Indolents nagent les parfums vermeils.
Une ombre plantée sur le soleil
Creuse un sillon de lumière dans l'éther spirituel,
Des essences informelles tissent une vêtue de chair.
Sur une mer emprisonnant la vie qui sera
Un Esprit nouveau danse sous l'azur du monde
Le Verbe plane au-dessus des eaux
Avant d'ouvrir la porte
Afin que transcendant l'infini l'Ombre dédoublée
Dans le creuset alchimique d'une pierre philosophale
Jette les principes vitaux de l'Esprit.
Une lumière dans la nuit,
Une note sublime 'qui règne sur le silence de l'ombre
Défrisant la texture vide de la vie
Se dresse sur la tête d'un phoenix immortel
Pour que l'improbable mariage
De l'Homme et de l'Esprit soit consommé.

DEVENIR

Délaissant l'obscurité il a choisi la lumière
Loin de la nuit il marche dans le grand jour.
Né de la boue, fils de la terre
Après des siècles de ténèbres
Il court dans le ciel
Enjambant les abîmes fixés par la nature
L'orgueilleux rejeton dresse la tête
Par l'esprit il a vaincu les obstacles
Son domaine est l'immensité
A la mélodie des étoiles il vibre diapason sensible
Recueillant à la coupe des mains
Les rosées nacrées d'harmonie cristalline
Il construit un temple pour l'univers
Où les enfants des astres viennent jouer
Créateurs d'infinis,
En qui chante l'ultime devenir,
Il brille d'un amour fécond
Source de vie d'où coule la chaleur
L'homme, enfin frère des étoiles
A libéré l'esprit
Il est DIEU.

Imprimerie Bené, 12, rue Pradier - 30000 Nimes.
Dépôt légal : 3^e trimestre 1979.



COUVERTURE : Quentin JOURDY

François MEMBRE collabore aux Soleils d'Infernalìa depuis la création de la revue. Il écrit principalement des nouvelles de science-fiction et des poèmes. Certains de ses textes sont parus dans le fanzine LUNATIQUE.